

Juin 1983

ASSOCIATION DU SOUVENIR aux Morts des Armées de Champagne et à leur Chef, le Général GOURAUD

Siège social : 38, rue Boileau, 75016 Paris

Président : Général Philippe GOURAUD



Sculp. Maxime Réal del Sarte

Dimanche 17 juillet 1983

à NAVARIN (Marne)

CÉRÉMONIE à la mémoire des Morts des Combats de Champagne

Le bulletin comporte trois parties principales :

- I. — **VIE DE L'ASSOCIATION**
précédée d'un mot du Président
- II. — **DES INFORMATIONS** très importantes.
- III. — **UN ARTICLE HISTORIQUE** de M. Berthion
*sur les glorieux combats en Champagne de la 28^e brigade
(25 au 30 septembre 1915)*
- IV. — *En dernière page les convocations aux pèlerinages
de juillet et septembre 1983*

Le colonel L'Huillier

Le 29 avril 1983 s'est éteint à Angers le colonel L'Huillier, un fidèle de notre Association.

Né à Sommepy en 1896, le jeune L'Huillier s'engage à 18 ans en novembre 1914, au 151^e R.I. où il fera toute la guerre ; guerre héroïque marquée par quatre blessures, dont une particulièrement grave en septembre 1917, quatre citations, la Médaille Militaire, la Légion d'honneur et l'épaulette d'officier.

Dès la fin de la guerre, encore convalescent, il est envoyé aux Etats-Unis pour faire connaître au peuple américain l'état de désolation dans lequel se trouvent les régions dévastées par la guerre et notamment son village natal de Sommepy qui avait subi pendant quatre ans l'occupation allemande. Son témoignage émeut ses auditeurs. Des fonds importants sont recueillis par le "Sommepey Fund" qui devient par la suite le "Champagne-Argonne Fund" et contribuent à la reconstruction de 21 villages de cette région. Dans la mairie de Sommepy est construite une salle mémoriale franco-américaine où sont conservés d'émouvants souvenirs et notamment les noms des soldats français et américains tombés au champ d'honneur pendant la bataille de Sommepy, ainsi que ceux des enfants de Sommepy morts pour la France et ceux des victimes civiles de la guerre.

En 1975, pour fortifier le culte du souvenir, le colonel L'Huillier, avec M. Soudan, maire, et M. l'abbé Kuhn, curé de Sommepy, créent l'Association du Souvenir de Sommepy dont les brillantes manifestations sont encore dans toutes les mémoires.

Ainsi le colonel L'Huillier sut-il allier le courage du combattant pendant la guerre et, la paix revenue, le culte du souvenir. C'est pour nous tous un bel exemple.

Nous prions Mme L'Huillier et sa famille d'accepter l'expression de nos condoléances émues.

I. — VIE DE L'ASSOCIATION

Le mot du Président

Notre Association est toujours pleine de vitalité. Parmi nos nouveaux membres, quelques Anciens de 14-18. C'est un honneur pour nous ; c'est aussi une leçon. Ne nous auraient-ils pas rejoints plus tôt si nous nous étions mieux fait connaître ?

D'autres Anciens, hélas trop nombreux, disparaissent. Je remercie les familles qui ont la délicate attention de me faire part de l'épreuve qui les touche. Nous tenons à nous y associer. Dans certains cas, la veuve ou les enfants de l'Ancien combattant décédé, tiennent à prendre sa place au sein de notre Association. Je les en félicite vivement. C'est ainsi que le "Souvenir" se maintiendra vivant.

Parmi nos disparus, je tiens à signaler le colonel L'Huillier qui nous a quittés récemment ; nous en parlons par ailleurs.

L'article historique de M. Berthion – que je félicite pour la qualité de son travail – nous plonge sans ménagement dans la brutalité des combats. En quelques minutes, au matin du 25 septembre 1915, la 28^e brigade est presque anéantie. Quelle tragé-

die ! Quel drame humain ! Mais aussi quelle grandeur dans ce sacrifice, si généreusement consenti à la noble cause de la Patrie ! Quelle leçon pour nous ! Cette année, le 17 juillet, après notre cérémonie de Navarin, nous irons au cimetière des Wacques où, aussitôt après la guerre, le Père Doncoeur a rassemblé les restes de nombreux combattants de la 28^e brigade.

Je dois terminer ce mot par des considérations plus terre à terre et revenir sur la question des cotisations. Elles sont la seule ressource de notre Association ; si chacun la versait régulièrement, nous pourrions équilibrer notre budget. Mais nous sommes loin du compte.

La cotisation est à verser normalement au moment de l'Assemblée générale. Je remercie ceux qui l'ont fait. Mais ils sont très peu nombreux. Les autres trouveront ci-joint une note de rappel. Qu'ils s'acquittent de cette dette par retour du courrier. La survie de notre Association est en jeu.

Général Ph. Gouraud.

Cérémonie officielle de Navarin le dimanche 28 juillet 1982 à la mémoire des morts des combats de Champagne 14-18

(Compte rendu - Journal l'Union du 20/7/82)

"En arrivant à Navarin, en compagnie de M. Convert, secrétaire général de la Marne, représentant le Gouvernement, du maire de Souain, M. de Gramont, du général Valery, représentant M. Henu, ministre des Armées, du général américain Donaldson, représentant l'ambassade des Etats-Unis, et de MM. Bourg-Broc et Colin, députés, Vecten, président du Conseil général, Jacques Machel, vice-président, le général Philippe Gouraud, neveu de l'illustre général et président de l'Association du Souvenir aux morts des armées de Champagne, s'arrêta quelques instants, et mesura du regard la foule qui se pressait au pied du monument-ossuaire où reposent 10.000 combattants de la Grande Guerre.

A la fin de la cérémonie, lorsqu'il prit la parole, il fit part à l'assistance de l'émotion qu'il avait ressentie en cet instant, et qui lui fit dire que les sentiments patriotiques et le culte du souvenir n'étaient pas prêts de s'estomper sur notre sol.

Accompagnées du colonel Gervais et de M. Leclère, vice-président de l'association, les personnalités auxquelles s'étaient

joint le colonel Bouchon, commandant le 132^e G.C.A.T., furent saluées par une sonnerie de la fanfare du 1^{er} Chasseurs de Reims.

Après le salut au drapeau, l'exécution de « La Marseillaise », l'hymne américain et la revue des troupes, les élèves de Souain et de Sommepey déposèrent des bouquets tricolores à l'entrée de la crypte, avant de céder la place aux officiels qui firent de même avec des gerbes plus importantes, dont celle de la 42^e division U.S. Rainbow.

Tout aussitôt retentirent à tour de rôle les sonneries américaine et française « Aux morts », tandis que les quelque soixante-dix drapeaux des associations et sociétés patriotiques s'inclinaient lentement vers le sol, précédant un long et émouvant moment de recueillement.

Messe en plein air

En l'absence regrettée de Mgr Bardonne empêché pour raisons de santé, la messe à la mémoire des morts des combats de Champagne fut concélébrée, sous un soleil éclatant, par le Père Pierre Tournant, vicaire épiscopal et les abbés Pannet, Kuhn et Thiébaud. La partie chants était tenue par la chorale paroissiale de Sommepey.

A l'issue de l'office, le général Philippe Gouraud évoqua la venue des troupes étrangères alliées en Champagne. Tout débuta par l'engagement volontaire de milliers d'Italiens, Russes, Tchèques, Polonais, Belges, Anglais, Luxembourgeois, Américains, ainsi que quelques Austro-Allemands. Ceux-ci furent incorporés dans des régiments de marche dès la mi-août. En avril 1916, des pilotes civils américains s'engagèrent dans des escadrilles françaises, avant de former la célèbre « La Fayette ». La même année, deux brigades russes des armées du tsar arrivèrent dans la Marne.

L'année suivante, les Etats-Unis entraient dans la guerre. En novembre 1917, les premiers Sammies tombaient en Lorraine. Sur notre terre champenoise, 12.000 enfants d'Amérique firent le sacrifice de leur vie.

Ce pèlerinage devait prendre fin avec la visite du cimetière du bois-du-Puits où les autorités allèrent se recueillir sur les tombes des soldats polonais, allemands et français."

Pèlerinage des familles : le dimanche 19 septembre 1982

Ce pèlerinage intime a rassemblé une trentaine de personnes venues célébrer dans la ferveur le souvenir de leurs morts. Mais, l'âge et la maladie aidant, quelques figures habituelles manquaient. La messe a été dite par l'abbé Thiébault dans la crypte du Monument de Navarin, ce qui semble réunir les suffrages du plus grand nombre.

Le déjeuner pris au camp de Suippes, sous la présidence du colonel Gervais, de M. Leclerc et de M. Jayen, a réuni 35 personnes.

A l'issue du déjeuner, les pèlerins ont visité les cimetières militaires de Saint-Jean-sur-Tourbe, Minaucourt et Pont-de-Marson. En rentrant à Châlons ils se sont arrêtés également au cimetière de la Ferme de Suippes.

Ce fut une bonne journée, organisée par Mlle Vuillaume, avec sa gentillesse et sa compétence habituelles.

Conseil d'Administration du 5 février 1983

Dans sa séance du 5 février 1983, le Conseil a approuvé à l'unanimité la reconduction du Bureau actuel. Il a arrêté le programme des manifestations de l'année 1983.

Il a renouvelé les pouvoirs du trésorier général, Mlle Vuillaume, pour la gestion des comptes à la Banque de France.

Ensuite, il a établi le programme des manifestations de l'année 1983. Assemblée générale, messe aux Invalides, cérémonie de Navarin et pèlerinage des familles.

Il a procédé à l'examen de la situation financière en vue de l'Assemblée générale du 6 mars 1983. Il a décidé de proposer à cette Assemblée la désignation d'un nouveau membre du Conseil d'Administration, M. Hervé Bazin de Jessey en remplacement du colonel, son père, décédé.

Messe pour les Morts de Champagne et d'Argonne à Saint-Louis des Invalides du dimanche 6 mars 1983

A 9 h 30 précises, devant une assistance recueillie, notre messe annuelle a été célébrée avec le faste habituel. L'homélie a été prononcée par le Père Decogné, aumônier des Invalides.

La veille au soir, une délégation de notre Association, sous la conduite de son Président, avait participé à la traditionnelle cérémonie de la Flamme.

Assemblée Générale Ordinaire du 6 mars 1983

Les membres de l'Association se sont réunis le dimanche 6 mars 1983, à 10 h 45, dans la salle de cinéma du Musée de l'Armée, en l'Hôtel des Invalides.

Le général Ph. Gouraud présidait, entouré des membres du Bureau. 30 membres étaient présents et 230 représentés. Au total 260 membres.

Lecture a été donnée à l'Assemblée du rapport moral présenté par M. Vattaire, secrétaire général, et du rapport financier de Mlle Vuillaume. M. Vattaire a rendu compte de l'activité manifestée par l'Association depuis sa dernière assemblée de mars 1982 : cérémonie de Navarin du 18 juillet 1982, pèlerinage du 19 septembre 1982.

Mlle Vuillaume a donné lecture du rapport financier, lequel indique en 1982 un total de recettes de 15.495 F pour un total de dépenses de 17.557 F d'où un déficit de 2.062 F qu'il faut défalquer de l'avoir au 31 décembre 1981 qui était de 23.595 F à la Banque de France et au C.C.P. Il reste donc en caisse un avoir de 21.533 F. A ce rythme, l'Association aura épuisé ses réserves en quelques années. Mlle Vuillaume indique que sur 1.296 membres inscrits, seulement 292 ont cotisé en 1982. Elle propose une révision de la liste des inscrits en éliminant ceux qui ont cessé de cotiser depuis plusieurs années. Cela permettrait de réduire les dépenses d'impression et d'expédition du bulletin annuel et de convocation aux réunions.

Après avoir approuvé à l'unanimité le rapport moral et le rapport financier, l'Assemblée a réélu pour trois ans les neuf membres sortants du Conseil d'administration : le colonel L'Huillier, le lieutenant-colonel Xavier Gouraud, Mme Jacobson qui a remplacé Mme Daru en 1981, Mlle Durand-Claye, MM. Gobillaud, Guimbal, Leccia, Machet, Potier, Hervé Bazin de Jessey nouveau membre.

Cette opération permet de maintenir à 28 le nombre total des membres du Conseil.

Ensuite, le Président a prononcé son allocution traditionnelle au cours de laquelle il a donné toutes précisions utiles sur les cérémonies prévues en 1983.

Enfin, le général Michel Gouraud a pris la parole pour faire un exposé concernant l'état du monument de Navarin qui est actuellement satisfaisant mais doit être surveillé.

II. — INFORMATIONS DIVERSES

Pèlerinages sur les tombes...

(Voyage gratuit)

Le voyage annuel gratuit est accordé aux ayants-cause des militaires et déportés "Morts pour la France" en activité de service au cours d'une opération de guerre et inhumés dans les nécro-

poles nationales ou dans les carrés militaires des cimetières communaux dont les tombes sont entretenues aux frais de l'Etat.

POUR SE RENDRE AU LIEU D'INHUMATION

| | PARCOURS EN CHEMIN DE FER | PARCOURS MARITIME CORSE - CONTINENT AFRIQUE DU NORD - FRANCE |
|-------------------------|---|---|
| BÉNÉFICIAIRES | — veuves, parents, enfants, petits-enfants. — à défaut, le frère ou la sœur aînés ou par délégation un autre frère ou une autre sœur à l'exclusion de tout autre membre de la famille. | — veuves, parents, enfants. — à défaut, le frère ou la sœur aînés, ou par délégation un autre frère ou une autre sœur à l'exclusion de tout autre membre de la famille. |
| PIÈCES A FOURNIR | — Imprimés à retirer dans les mairies, services départementaux de l'ONAC, directions interdépartementales, bureau des Nécropoles Nationales ⁽¹⁾ — Pour la première demande : attestation du lieu d'inhumation délivrée par le Bureau des Nécropoles Nationales. | — Imprimés à retirer dans les directions interdépartementales compétentes. — Attestation du lieu d'inhumation délivrée par le Bureau des Nécropoles Nationales. |
| TITRE ALLOUÉ | — un permis gratuit en 1 ^{re} classe, valable un an, délivré par la S.N.C.F., 12 bis, rue de Budapest, 75436 PARIS CEDEX 09. | — une réquisition, délivrée par la direction interdépartementale compétente. |
| FRÉQUENCE | — annuelle | — droit ouvert à deux ayants-cause par an |

— Le permis S.N.C.F. est valable du lieu du domicile à la gare la plus proche du cimetière. Les frais de transport éventuellement supportés pour se rendre de la gare au lieu d'inhumation sont remboursés par le Bureau des nécropoles Nationales sur justification de ces frais.

— Les personnes demeurant en CORSE ou en AFRIQUE DU NORD (ou s'y rendant) peuvent opter pour le voyage aérien. Les bénéficiaires devront alors payer la différence entre le prix du voyage par avion et celui des voyages terrestre et maritime.

TOMBES SITUÉES A L'ÉTRANGER : Dans tous les cas où le droit est ouvert, un permis gratuit est accordé sur le réseau français, uniquement jusqu'à la gare la plus proche de la frontière ou du port d'embarquement.

Cependant, il existe en plus :

- Pour l'Italie, réduction de 70 % sur le réseau italien ⁽²⁾
- Pour la Grande-Bretagne, remboursement du prix de la traversée maritime ⁽³⁾
- Pour les Pays-Bas, remboursement des frais de transport sur territoire néerlandais et hébergement gratuit ⁽⁴⁾.

(1) Adresse postale : MINISTÈRE DES ANCIENS COMBATTANTS - 4^e Bureau Nécropoles Nationales - 37, rue de Bellechasse - 75700 PARIS CEDEX

(2) Ce bon doit être demandé au Consulat italien le plus proche du domicile.

(3) Par les soins du Bureau des Nécropoles Nationales.

(4) Demande à adresser au "Nederlands Dorloggraven Comité", 2 Josuelaan H. Landstichting - Post Nijmegen - Pays-Bas.

Recherches

a) Mme de Charsonville, (100, place Charles-de-Foucauld, 49400 Saumur) dont le père, le commandant Beaudesson, du 342^e R.I. (32^e D.I.) a été tué à l'attaque de la butte de Tahure (30-31 octobre - 1^{er} novembre 1915) souhaite entrer en contact avec anciens combattants de ce régiment ou autres régiments ayant participé à cette attaque.

N.B. : en plus du 342^e R.I., la 32^e D.I. (général Bouchez) comprenait à l'époque les 80^e, 15^e et 143^e R.I.

b) M. Georges Vandaele (Résidence Montbrison, 13, allée des Charmes, 92500 Rueil-Malmaison) souhaite entrer en relation avec des anciens combattants ayant appartenu d'avril 1915 à août 1916 au 418^e R.I. (153^e D.I.) où servait son père.

Il aimerait également se procurer ou consulter deux ouvrages écrits par Pierre Héricourt (Nouvelle Librairie Nationale) sur le 418^e R.I.

1. - Le 418^e, un Régiment, des Chefs, des Soldats.
2. - Tels étaient nos Chefs et nos Soldats.

Dispense du forfait hospitalier en ce qui concerne les Anciens Combattants

Une loi du 19 janvier 1983, publiée au Journal Officiel du 20, met à la charge des personnes hospitalisées le paiement d'un forfait journalier non remboursé par les régimes obligatoires de protection sociale.

Un décret du 31 mars, publié au Journal Officiel du 1^{er} avril, fixe ce forfait à 20,00 F par jour pour cette année.

Le Secrétaire d'Etat, chargé des Anciens Combattants, a obtenu que tous les pensionnés de guerre soient dispensés du paiement de ce forfait pour toute période d'hospitalisation.

Ainsi, seront intégralement respectés les droits que les pensionnés de guerre tiennent du Code des pensions militaires d'invalidité et des victimes de guerre.

Ceux d'entre eux qui seront hospitalisés pour soigner les affections pensionnées et ceux qui seront hospitalisés pour des affections étrangères à celles ayant ouvert droit à pension de guerre, n'auront pas à payer ce forfait pris en charge, selon le cas, par l'Administration des Anciens Combattants, ou par l'Administration de la Sécurité Sociale.

Médaille-souvenir



Nous avons réalisé, il y a quelques années, une médaille commémorative des combats de Champagne, réservée aux Anciens Combattants ayant pris part aux combats dans cette région pendant la Première Guerre mondiale.

Conjointement avec la Fondation du Monument aux Morts des Armées de Champagne et Ossuaire de Navarin, notre Association prend aujourd'hui une nouvelle initiative en faisant frapper une médaille-souvenir destinée à tous.

Réalisée en zamac, couleur bronze, d'un diamètre de 70 mm, placée dans un écrin bleu, cette médaille représente notre Monument.

Le prix est fixé à 150 F plus 10 F pour le port en cas d'envoi par la poste. Les commandes sont à adresser à :

M. Clouvel, 12, rue Chantreine
Sarry - 51000 Châlons-sur-Marne

avec le règlement effectué soit par chèque bancaire (intitulé : Fondation de Navarin) soit par chèque postal (Fondation du Monument aux Morts de Navarin, Paris 5.556.32 D).

L'édition de cette médaille étant limitée à 100 exemplaires, les commandes seront honorées dans leur ordre d'arrivée.

Appel des cotisations

Le rapport financier souligne qu'un grand nombre de nos membres ne paient leur cotisation que de façon très irrégulière. En 1982, rappelait-il, 292 d'entre eux seulement ont versé cette cotisation, pourtant modeste (10 F minimum), alors que notre Association compte près de 1.300 membres.

Il est demandé avec insistance, à tous ceux qui trouveront joint une note de rappel, imprimée sur papier rouge, de payer leur cotisation.

Soit par chèque postal au numéro de l'Association

C.C.P. PARIS 24.612-29 E

Soit par chèque bancaire à l'ordre de l'Association du Souvenir, envoyé à :

Mlle VUILLAUME
5, rue Casimir-Pinel
92200 Neuilly

Par mesure d'économie, il a été également décidé de ne plus envoyer le présent bulletin, dont le prix est assez élevé, à ceux de nos membres qui n'ont pas donné signe de vie depuis cinq ans.



III. — “La 28^e brigade en Champagne, automne 1915”

(35^e R.I. et 42^e R.I.)

“de l'hécatombe au Calvaire du souvenir”

(carte ci-contre)

1) Rappel historique et bibliographique :

L'attaque de la 28^e brigade en Champagne se déroula lors de l'offensive débutée le 25 septembre 1915. Je conseille à nos fidèles lecteurs et pèlerins de se reporter au bulletin de 1981 pour se remettre à l'esprit les événements de l'année 1915 et à celui de 1975 pour revivre cette grande offensive sur l'ensemble du Front de Champagne.

Cette année, la partie historique de notre bulletin va s'attarder sur un petit point de ce front : “le secteur de la Ferme des Wacques”, à l'ouest de Souain. Sur cette parcelle de craie, dominée maintenant par un calvaire, le “C. 28”, les 35^e et 42^e R.I. furent anéantis en quelques jours.

Pour ce travail historique, je fus aidé par deux Anciens Combattants : MM. Leccia et Santi ; ainsi que par MM. Mayoux, de l'association “Les Amis du Père Donccœur” ; Ficht, Président de “l'As de Trèfle”, qui me communiqua les souvenirs d'un rescapé, véritable miraculé : M. Gaillard. Je ne dois pas oublier les divers articles et publications dont “La Bataille de Champagne” par le Père Donccœur et “L'hallucinante attaque de la 28^e Brigade” par Michel de Lombarès. Pour rendre mon récit plus vivant et plus humain, M. Leccia du 35^e R.I. nous racontera “ses journées d'offensive” et M. Santi du 42^e R.I., qui ne participa pas à l'offensive mais qui fut un des membres de l'équipe du Père Donccœur, nous racontera “sa construction du Calvaire de la 28^e brigade”.

Je remercie tous ceux qui m'apportèrent leur aide, par des prêts de documents, ou par leurs souvenirs, j'invite tous ceux qui possèdent des documents ou des souvenirs sur “Le Front de Champagne 1914-1918” à faire l'effort d'entrer en relation avec moi, et je regrette que ceux qui ignorèrent mes demandes et mes lettres ne prennent pas plus en considération le travail des membres de “l'Association du Souvenir aux Morts des Armées de Champagne et à leur chef le général Gouraud” qui, bénévolement, œuvrent au souvenir de leurs aînés morts pour notre liberté.

II) La 28^e brigade avant le 25/9/1915 :

Après la défaite de 1870, les 35^e et 42^e R.I. furent en garnison sur la frontière à Belfort, ville renommée pour son héroïque résistance aux armées prussiennes, et formèrent alors la 28^e brigade. Cette région de l'Est de la France donnera beaucoup de ses enfants à cette brigade et la lecture des noms inscrits sur les monuments aux Morts des villages de Franche-Comté et du Territoire de Belfort montre combien fut lourd le tribut payé par certaines communes.

Avant d'arriver en Champagne en août 1915, cette brigade fut aux premières lignes et se distingua dans les combats d'Alsace (avec son entrée dans Mulhouse) du Nord, de la Marne et de l'Aisne.

A mi-août 1915, la 28^e brigade (35^e R.I. : colonel Tesson ; 42^e R.I. : lieutenant-colonel Petit) commandée par le général Lacotte est incorporée à la 14^e D.I. (général Crepey) du 7^e C.A. (général de Villaret), de la IV^e Armée (général de Langle de Cary). Elle arrive au sud de Souain, secteur de la ferme de Piémont. Chaque nuit, les hommes partent avec pelles et pioches en plus de l'équipement et du fusil pour exécuter des travaux sur le front. Devant l'importance des travaux, chaque homme ne peut que penser à une prochaine offensive. Tout est à faire : boyaux d'accès pour les troupes montantes, boyaux d'évacuation avec leurs garages, sapes, abris, niches à munitions, lignes téléphoniques, places d'armes, postes de commandement, postes de secours, etc.

Chaque homme sent de plus en plus l'approche d'une offensive quand arrivent les nouveaux casques et les couteaux de tranchées qui viennent avec le nouvel uniforme bleu horizon compléter l'équipement de notre “homme de la boue” : grenades, fusil, outils, pinces à couper le fil de fer, les cagoules contre les gaz, les vivres de réserve, les deux bidons de deux litres, les 250 cartouches, les musettes difformes aux boutons éclatés, le couvre-pied, la toile de tente en accordéon, le drap de signalisation donné à chaque caporal, le sac aux courroies surtendues bourré à coups de genoux au triple de sa contenance, traînant en surcharge un bouteillon qui chavire et coiffé d'une gamelle.

Dans la nuit du 28 au 29 août, l'ordre vient de monter en secteur. La relève se déroule au nord de la Ferme des Wacques, entre le moulin de Souain et la côte 160, points dominants tenus par l'ennemi. Le 35^e R.I. à l'est, le 42^e R.I. à l'ouest commencent à fouiller la craie et amassent tôles et rondins. Le général Lacotte, les colonels Petit et Tesson ont déjà leur P.C. ; en arrière, les artilleurs construisent de formidables casemates. Pendant tous ces travaux, les hommes s'aperçoivent que ce secteur qui semble calme fut le théâtre de luttes très dures car ils découvrent les charniers où reposent les tués de l'hiver 14-15 (voir le bulletin de 1980).

Début septembre, il faut approcher notre première ligne de celle des Allemands. Le travail est considérable et dangereux. L'ennemi qui épie et réagit peu, commence à s'énervier et vers le 19 septembre nous oblige à stopper certains travaux d'approche. Ce grand espace par endroits entre la première ligne française et la première ligne allemande nous coûtera de nombreux tués. De plus en plus, il est possible de voir que l'ennemi connaît nos

intentions : par espions, coups de mains, reconnaissances aériennes, indiscretions ???

Le 20 septembre commence une formidable préparation d'artillerie. Elle va durer jusqu'au jour de l'attaque. De jour en jour la contre-préparation d'artillerie allemande se fait plus active, ce qui montre la détermination de l'ennemi à résister. Notre préparation d'artillerie ne se fera pas sans problèmes car le Père Doncœur, aumônier de la 28^e brigade, écrit dans son compte rendu de "La Bataille de Champagne" qu'une des raisons incontestables des pertes exagérées le jour de l'attaque fut le nombre trop important d'obus qui s'enfonçaient dans le sol et qui n'éclataient pas alors qu'ils étaient tombés en plein réseau où ils auraient dû ouvrir de larges brèches...

Le 23/09 arrive l'ordre général n° 43 :

"Soldats de la République,

Après des mois d'attente qui nous ont permis d'augmenter nos forces et nos ressources, tandis que l'adversaire usait les siennes, l'heure est venue d'attaquer pour vaincre et pour ajouter de nouvelles pages de gloire à celles de la Marne et des Flandres, des Vosges et d'Arras. Derrière l'ouragan de fer et de feu déchaîné, grâce au labeur des usines de France, où vos frères ont nuit et jour travaillé pour vous, vous irez à l'assaut tous ensemble, sur tout le front, en étroite union avec les armées de nos alliés. Votre élan sera irrésistible. Il vous portera d'un premier effort jusqu'aux batteries de l'adversaire, au-delà des lignes fortifiées qu'il nous oppose. Vous ne lui laisserez ni trêve, ni repos jusqu'à l'achèvement de la victoire. Allez-y plein cœur, pour la délivrance du sol de la Patrie, pour le triomphe du Droit et de la Liberté."

JOFFRE.

Le 24/09, la 28^e brigade connaît ses objectifs : atteindre d'un seul élan la lisière nord des hauteurs boisées qui dominent la Py au sud de Sainte-Marie à Py/Somme-Py. Jour N : 25 septembre ; heure H : 9 h 15.

Du 20/09 au 25/09, pour la préparation d'artillerie, le temps fut beau. Le jour de l'attaque, la pluie était au rendez-vous de la mort.

Ces terribles journées de combats vont être décrites par M. Jules Leccia, caporal à la 11^e compagnie du 3^e bataillon du 35^e R.I., qui vécut les terribles journées de l'offensive et qui dans sa première lettre m'écrivait : "Mon cœur saigne lorsque je pense au carnage de cette matinée tragique du 25/09/15. Ma compagnie, la plus mal placée sur son front d'attaque, a été détruite en 30 minutes à 80 % par des tirs croisés de feux de mitrailleuses et les autres compagnies un peu moins touchées ont fondu au cours des journées de combats qui ont suivi."

III) L'attaque du 25/09, vue du 35^e R.I. :

"... Le 25 septembre, l'heure vient enfin d'abandonner l'outil pour la baïonnette et la grenade ; le plus grand enthousiasme règne dans la parallèle de départ. Notre chef de section, l'adjudant Bouchard, demande aux caporaux de faire l'appel de leurs hommes. Je lui signale qu'un de mes hommes ne répond pas à l'appel, le soldat L... Celui-ci est un soldat de métier, rappelé à la mobilisation après quinze années de service dans les colonies. Son absence ne me surprend pas. Alcoolique, il lui arrive de s'échapper pour aller se ravitailler, même très loin, en pinard. C'est un soldat très courageux et une désertion de sa part ne peut

être, en l'occurrence, envisagée. Je rassure l'adjudant en lui faisant part de ce que je pense à ce sujet. Le soldat L... éméché, s'est peut-être mal orienté pour revenir et dans ce cas a pu rejoindre une autre compagnie.

A 9 heures, tout le monde, sauf L..., est en place, et notre artillerie donne toujours. L'ennemi ayant remarqué de l'agitation dans la tranchée française, ouvre alors un feu d'une extrême violence.

A 9 h 15, notre artillerie allonge son tir, nos compagnies sortent successivement de la tranchée et malgré les balles qui sifflent de tous côtés vont, en courant, à l'attaque ; mais en même temps de tous côtés, tombent des combattants, et le feu croisé des mitrailleuses ennemies intactes qui se découvrent, mêlé à celui des obus fusant et percutant, devient tellement violent que les vagues d'assaut se brisent et se disloquent les unes après les autres. Le plateau sur lequel nous évoluons devient désert à mesure que les secondes s'écoulent. Depuis la sortie de notre compagnie, il n'a pas fallu plus de trois minutes pour qu'il en soit ainsi. Sur ce champ devenu rouge de sang, sans cesse balayé par la mitraille ennemie, il n'y a plus de commandement, plus de liaison, c'est l'affolement partout et total. Notre chef de bataillon, le commandant Ferzelle, est un des premiers tués, ainsi que notre commandant de compagnie, le capitaine Vimard, "ecclésiastique dans le civil", tué en sortant de notre tranchée. La plupart des officiers des autres compagnies de notre bataillon sont tués ou blessés. Les sections, les escouades sont réduites au plus bas de leur effectif, c'est-à-dire devenues incapables de continuer la lutte. A l'enthousiasme du départ succède une cruelle déception pour ceux des nôtres qui sont encore debout sur ce terrain couvert de morts et de blessés graves attendant un secours qui ne peut venir sur l'heure. Notre malheureux 35^e a été massacré en quelques minutes.

Au départ, je m'étais élancé avec toute la fougue de ma jeunesse, j'avais 18 ans. A toute vitesse, malgré le poids de mon équipement, je fonce sur l'objectif et passe le rideau de fer et de feu sans accroc, dépassant des camarades qui, frappés à mort ou blessés, tombent. En arrivant à la hauteur de mon brave camarade Mothey, un soldat réserviste originaire de la région de Belfort, je l'entends pousser un cri rauque, et après l'avoir dépassé, je me retourne et je le vois à terre, il a été frappé à mort. Selon les dures lois de la guerre, je ne suis pas autorisé à lui porter secours et je poursuis ma route à vitesse accrue. Un coup d'œil à droite, à gauche, en arrière, me fait constater avec angoisse que je suis seul à 40 mètres environ de la ligne ennemie. Il n'y avait plus un homme debout sur le terrain. Je m'interroge pour savoir quelle décision prendre, à l'instant même où un soldat allemand, très grand, jeune, coiffé d'un béret rond, sort de sa tranchée tenant à la main une grenade à manche en bois qu'il envoie aussitôt dans ma direction. Suivant la trajectoire de l'engin, afin d'éviter de le recevoir sur moi, je m'écarte du point de chute présumé. Explosant presque à mes pieds, je suis recouvert de terre, aveuglé par la fumée qui me voile aussi aux yeux de mon ennemi, je tombe volontairement à terre en mettant en pratique une ruse de guerre. Je fais le mort. Ce soldat allemand, bon tireur, ne va-t-il pas revenir sur moi et, s'apercevant que je suis encore vivant, me tuer ?

Par miracle, je suis indemne, une éraflure au front d'où perlent quelques gouttes de sang. Plaqué au sol, mon esprit se perd en conjectures et suppositions. je me demande comment je vais pouvoir sortir de ma fâcheuse position. Faudra-t-il attendre la nuit pour revenir vers nos lignes ? Les Allemands ne vont-ils pas contre-attaquer, me faire prisonnier ou me tuer ? L'offensive va-t-

elle être reprise ? Ma dernière hypothèse est la bonne car, après ces quelques minutes de réflexion dans une attente brûlante, nos 75 entrent en action pour une nouvelle préparation d'artillerie. Elle va durer à peu près un quart d'heure, puis seules les pièces à plus longue portée continuent de tirer sur les positions arrières de l'ennemi. Enfin un silence relatif plane autour de moi, perturbé par moment par les plaintes des blessés et des mourants. Alors mon cœur se met à battre très fort, mes paupières se mouillent, j'ai le frisson de la peur. Est-ce une feinte ? L'ennemi s'est-il replié ? Je me lève et je jette un regard vers la tranchée allemande qui semble vide. J'aperçois un combattant français allongé sur le parapet, il ne bouge plus. Qui est-il ? Le seul sans doute à avoir atteint le premier objectif. Je me retourne et je n'en crois pas mes yeux car voici de nouvelles vagues d'assaut qui avancent sur toute la ligne. Aussitôt mes troubles disparaissent. Je reprends courage, nous allons reprendre la lutte et peut-être cueillir les lauriers de la victoire. Dès que la première nouvelle vague arrive à ma hauteur, je me joins au groupe de combattants, certains s'étonnant de me voir seul si près de la ligne de feu ennemie. L'un voyant du sang sur mon front me dit : "mais vous êtes blessé", je réponds : "oui, légèrement". Mais ce n'est pas le moment de raconter mon odyssée, il faut suivre le mouvement, en avant, sans mot dire.

Nous franchissons sans rencontrer d'opposition la première ligne allemande. Elle est presque abandonnée, mais pas totalement. Nous faisons quelques prisonniers blottis dans leurs abris, qui se laissent prendre sans résistance. Continuant notre progression, nous arrivons au "Bois D.E.", et c'est là que nous trouvons la mitrailleuse qui causa, il y a à peine une heure, tant de pertes dans les rangs de nos compagnies. Un obus de 75 l'a réduite au silence. Autour de l'arme automatique, trois servants sont morts, un quatrième termine sa vie dans les spasmes de l'agonie. Notre projectile n'a pas donné le temps au tireur d'utiliser toutes les munitions de sa bande qui en contient encore un bon nombre.

Poursuivant notre avance, nous allons d'un bond jusqu'au "Bois Frédéric II". La nuit suspend le mouvement en avant, mais les Allemands nous ayant repéré, tirent sans arrêt à travers le bois, dans l'ombre de la nuit, sachant qu'ils peuvent nous causer des pertes même sans nous voir et aussi pour nous démoraliser. Ce bois n'est pas touffu et il n'y a pas de grands arbres. Nous sommes couchés à terre ou dans des trous d'obus, néanmoins nous subissons des pertes. Nous nous enveloppons dans notre toile de tente pour nous garantir de la pluie qui tombe sans cesse depuis le début de l'attaque. Nous ne pouvons dormir. Nos sentinelles sont à la lisière du bois en cas de contre-attaque ennemie.

Voici l'aube du 26 septembre, deuxième jour de l'offensive. A 5 h 30, l'ordre arrive de reprendre le mouvement en avant. Vers 9 heures nous atteignons les lisières nord du "Bois 28", non loin de la "Tranchée des Tantes", dernière position de l'ennemi avant la rivière la Py. Dans l'après-midi, parvient l'ordre d'attaquer à 16 heures cette tranchée. Après une demi-heure de préparation d'artillerie, nous nous élançons résolument à l'assaut et parvenons à prendre pied dans la tranchée. Le succès ne peut être complet, ni la brèche élargie faute de monde. Il faut dans la nuit se replier aux lisières du "Bois 28".

Le 27 septembre, troisième jour de l'offensive, on attaque de nouveau la "Tranchée des Tantes", où l'on réussit à se maintenir.

Le 28, quatrième journée de l'offensive, les Allemands contre-attaquent ceux des nôtres qui occupent une portion de leurs lignes, mais rien ne peut les déloger.

Dans la matinée du 29, cinquième jour de l'offensive, après un violent bombardement, nous faisons une nouvelle tentative

pour élargir nos gains, mais nous ne sommes pas assez nombreux et les Allemands semblent recevoir de nouvelles troupes. L'intensité du feu ennemi est telle que notre ligne fléchit un moment. Ce n'est plus seulement par des obus légers, mais aussi par un pilonnage incessant de 150 et de 210, par des nappes d'obus à gaz, que l'ennemi nous barre le débouché de la "Tranchée des Tantes". A 3 heures, le groupement composé des 402^e, 35^e et 42^e R.I. sous les ordres du colonel Tesson, s'élança à l'attaque, en liaison à droite avec les troupes coloniales. Le colonel Tesson, en première ligne, revolver au poing, fait le maximum pour coordonner l'attaque et remonter le moral des unités qui fléchissent quand il est mortellement atteint par un obus. Jusqu'à la nuit, les Allemands tirent sur nos positions. Enfin, pendant la nuit du 29 au 30 arrive la relève tant attendue et désirée. Mais que rest-t-il du 35^e R.I. ?

Pendant ces cinq jours de combats ininterrompus où 800 ennemis furent capturés et plus de 4 kilomètres de terrain conquis, nombreux sont mes camarades du 35^e R.I. qui, sans compter, abreuvèrent de leur sang cette terre aride de Champagne : 25 officiers, dont notre chef le colonel Tesson, 60 sous-officiers et 615 caporaux et hommes étaient tombés au champ d'honneur. Avec en plus ses 600 blessés, notre beau régiment n'existait plus.

Une citation à l'ordre de l'Armée récompense la bravoure de notre régiment et deux citations à l'ordre de la brigade sont décernées à nos deux compagnies de mitrailleuses."

IV) Ces cinq jours de combats vus du 42^e R.I. :

Ces terribles journées sont très comparables en intensité, sacrifice et douleurs à celles vécues par le 35^e R.I.

L'hécatombe des premières vagues est terrible. La percée tant attendue et espérée n'est pas réalisée. A la hauteur de la "Tranchée des Tantes" notre offensive est bloquée par la résistance allemande qui augmente au fur et à mesure que nos forces diminuent.

Quand dans la nuit du 29 au 30 septembre se déroule la relève, le 42^e R.I. a perdu 23 officiers et 511 sous-officiers, caporaux et hommes de troupe. 23 autres officiers sont blessés, dont le lieutenant-colonel Petit, atteint de trois balles, ainsi que plus de 500 blessés. Ce régiment n'existe plus et ses survivants sont commandés par le chef de bataillon Latour.

M. Ficht, président de l'Amicale régimentaire "l'As de Trèfle" des 35^e, 235^e et 42^e R.I., m'adressa les souvenirs de M. Gustave Gaillard, âgé actuellement de 87 ans, et qui fut un des miraculés de ces combats : "... J'étais agent de liaison. Le 25/09, jour du début de l'offensive, je fus atteint d'une balle au genou, mais je restais à mon poste. Atteint à nouveau à la colonne vertébrale, je perdis connaissance. Plus tard, je fus tiré par des camarades dans un trou d'obus où je fus encore blessé et mes camarades tués. Laisse pour mort, je faillis être enterré vivant, mais faute de temps, la chose fut reportée à plus tard. J'entends encore les infirmiers, qui cherchaient les blessés, déclarer : "pour celui-là, on reviendra pour l'enterrer, il doit être mort." Ce n'est que grâce à l'alerte donnée par un camarade moins blessé qu'après trois jours et deux nuits passés sous la pluie dans ce trou d'obus, je fus relevé et sauvé."

Le 42^e R.I. est aussi cité à l'ordre de l'Armée et sa compagnie de mitrailleuses à l'ordre de la brigade.

V) La 28^e brigade après cinq jours de combats :

Voici raconté par le Père Doncœur, aumônier de la brigade, le retour vers l'arrière des survivants des 35^e et 42^e R.I. : "... Vers minuit, un bataillon de la brigade Susbielle (258^e brigade) nous releva dans la "Tranchée des Tantes". Avec le concours des sapeurs du génie, nous pûmes enlever le corps du colonel Tesson, et le ramener vers ce "Bois 28", où pendant trois jours, il avait conduit la bataille. Hélas ce n'était plus qu'un cadavre brisé... Ramenait-on autre chose de la magnifique brigade qui, le 25/09, s'était si joyeusement jetée à l'assaut pour délivrer la France ? Les quelque 200 hommes qui la composaient maintenant, méconnaissables, conduits par les 10 ou 12 officiers survivants, remontèrent eux aussi vers cette ferme des Wacques d'où l'attaque avait débouché. Le spectacle douloureux de tous les camarades demeurant couchés par centaines sur le terrain ne nous fut pas épargné ; le 35^e et le 42^e étaient restés là et y demeureraient pour toujours. La douleur de tant d'amitiés brisées se transformait invinciblement en honte de survivre. Nous ne pouvions nous défendre de la pensée que nos vieux régiments venaient de mourir. Ils eurent la gloire de succomber dans le plus héroïque assaut de la guerre..."

VI) Quelques réflexions sur l'attaque de la 28^e brigade

Tous les moyens semblaient réunis pour réussir cette offensive. La percée tant désirée devait être au rendez-vous, mais il n'en fut rien.

Les Allemands, bien que se doutant de notre offensive, furent débordés par notre attaque qui suivait cinq jours de préparation d'artillerie. Mais il semble que nous ayons sous-estimé la solidité des fortifications allemandes et surestimé nos possibilités de destruction. De plus il semble aussi que les Allemands avaient renforcé leurs réseaux par du fil barbelé plus épais et cela à notre insu, ce qui perturba le travail de ceux qui devaient cisailier les réseaux. La pluie qui tomba pendant toute la durée de l'attaque, après les très belles journées de la préparation d'artillerie, fut très gênante car elle fut nuisible à la bonne observation et à la coordination entre nos troupes de l'avant et l'artillerie. Nos transmissions entre l'avant et les postes de commandement, qui s'effectuaient par agents de liaison, furent très rapidement inopérantes, ce qui entraîna de fausses idées sur le déroulement des combats. Ainsi, lors de la percée très limitée dans la "Tranchée des Tantes" où nos unités fondaient, le commandement croyait à la victoire et expédiait des renforts qui augmentèrent la confusion et les pertes. Enfin le feu croisé des mitrailleuses allemandes intactes fut fatal à nos "hommes de la boue" qui chargeaient en terrain découvert. Ce sont ces "hommes de la boue" tués dans l'hécatombe des premières vagues qui plus tard nous manquèrent pour forcer la décision.

En lisant les comptes rendus allemands sur notre attaque, on peut remarquer que nous sommes passés très près de la percée victorieuse. En effet, après la résistance du 25/09, les Allemands commencèrent à reculer, par endroits presque avec panique. Nos troupes très diminuées n'eurent pas la force de commencer une réelle poursuite et laissèrent alors aux Allemands le temps de se reprendre et de recevoir des renforts. Passant par Mézières le 26/09, le général E. Von Falkenhayn arrêta immédiatement le transport d'une division vers le nord-est pour la jeter dans la bataille et annula l'ordre de retraite donné le 25/09 au soir par le

général commandant la 3^e Armée allemande, le général Von Einem, et remplaça le chef d'état-major de cette armée par un officier de l'état-major général en qui il avait toute confiance. Dès le 28/09, les Allemands faisaient plus que résister, ils tentaient des contre-attaques !!!

L'attaque de la 28^e brigade comme celle des autres unités des II^e et IV^e Armées permit la reconquête d'un peu de sol français et surtout montra le courage, l'obéissance et l'abnégation de "notre homme de la boue". Mais le prix des sacrifices pour ces faibles résultats dut dépasser toutes les prévisions."

VII) La 28^e brigade après cette terrifiante attaque :

Après avoir reçu des renforts, la 28^e brigade occupa un secteur sur le terrain conquis par elle. Elle passa sur le terrain les mois d'octobre et de novembre. Elle fut relevée dans la nuit du 24 au 25 novembre et partit à l'arrière parfaire l'entraînement et l'instruction de ceux qui étaient venus combler les vides.

En 1916, la 28^e brigade fut à Verdun et dans la Somme.

En 1917, dans le secteur de Brimont lors de l'offensive d'avril.

Les régiments de la 14^e division reçurent alors la fourragère. La 14^e division devenait la Division des As : 35^e R.I., As de Trèfle ; 42^e R.I., As de Carreau ; 44^e R.I., As de Pique ; 60^e R.I., As de Cœur.

En mai 1917 les 27^e et 28^e brigades furent dissoutes. Le 42^e R.I. quitta la 14^e D.I. (35^e, 44^e, 60^e R.I.) pour la 41^e D.I. (23^e, 42^e, 229^e R.I.) avec laquelle il alla à Verdun fin 1917, en Lorraine, dans l'Aisne, et dans les Flandres en 1918.

1918, après l'Yser, fut pour le 35^e R.I. l'année du retour en Champagne. En juillet, il se trouva pour le "Friedensturm" dans la région de Reims où il brisa la poussée allemande. Le 26 septembre, trois ans jour pour jour après les terribles combats de septembre 1915 à la ferme des Wacques, il participa dans la région de Tahure à l'attaque de la IV^e Armée, commandée par le général Gouraud. L'attaque fut irrésistible, en trois jours il pénétra de 8 kilomètres dans les lignes ennemies faisant de nombreux prisonniers et capturant un imposant matériel. En octobre, le 35^e R.I. fonça vers les Ardennes à la poursuite de l'ennemi en déroute. Les "hommes de la boue" de 1918 avaient vengé leurs aînés sur les lieux mêmes de l'hécatombe de 1915.

VIII) Le calvaire de la 28^e brigade :

(Récit de M. Santi, ancien du 42^e R.I. et membre de l'équipe du Père Doncœur qui réalisa le "C. 28".)

"... L'aumônier divisionnaire de la 28^e brigade, 35^e et 42^e R.I., le Père Doncœur, décida de retourner au printemps 1919 aux emplacements des combats de la grande offensive française du 25 septembre 1915, afin de tenter de donner une sépulture chrétienne aux innombrables soldats restés sur le "plateau" depuis cette époque, et d'identifier ceux qu'il avait inhumés provisoirement, pendant les nuits de combats ...

Sur sa demande de volontaires aux deux régiments casernés à Belfort et de retour d'occupation en Allemagne, il fit une sélection d'une dizaine de noms. A cette époque, les services officiels n'avaient pas encore envisagé de "faire quelque chose" en ce sens !!!

L'équipe de fantassins volontaires quitta Belfort un soir, au premier jour de mai 1919. Il neigeait. Elle prit un train de nuit qui l'amena à Suippes, puis au petit matin, comme pour une relève, au pas de route, elle remonta "au front", le cœur chargé d'une immense Charité et avec un sens profond du Devoir à accomplir.

Cette généreuse équipe était composée comme suit :

- Le capitaine Révérend Père Paul Doncœur, aumônier divisionnaire, chef du détachement ;
- Le sergent Galtier, les soldats Rageau, Marle, Clément, Païcheur, tous du 35^e R.I. ;
- Le sergent Archambeau, le caporal Etcheverry, le caporal Santi, les soldats Thomas et Decreuze, tous du 42^e R.I.

Quand nous arrivâmes aux anciennes premières lignes, proches des vastes ruines de la ferme des Wacques, il fallut s'installer, le moins mal possible, dans le gris de ce site lunaire, et sous un ciel chargé de tristesse, dans d'anciens abris, encore solides, malgré les misères du temps. Notre campement fut baptisé "Le Camp du Toutim" par Etcheverry. "Toutim" est un mot d'argot qui signifie "tout le fourbi". En effet, autour de ces anciens abris, les volontaires créèrent un "musée de guerre" avec toutes les épaves militaires trouvées dans les alentours : armes de tous modèles, canons et même un avion... L'aumônier fut logé dans une sape, où il put dire sa messe et se recueillir plus profondément. De suite, il nous mit au courant de ce que nous aurions à faire quotidiennement, avec notre courage et toute l'abnégation nécessaire : une rude tâche...

Sur le terrain, les fantassins de 1915 gisaient, depuis quatre ans, dans le chaos du champ de bataille, à la face du ciel. Les camarades du 25 septembre, la plupart sans sépulture, massacrés de nouveau par la bataille tourbillonnante, et dispersés aux chocs des explosions. Nous dûmes restaurer les fosses communes gigantesques qui se trouvaient dans les parallèles de départ, où les pauvres camarades de 1915 avaient été ensevelis à la hâte par 20 ou 50 et où tout fut saccagé et broyé par les duels d'artillerie de 1918, rechercher les corps isolés ou les ossements disloqués, parfois groupés, enchevêtrés et souvent superposés en parapets, jusqu'à trois couches. exhumers et inhumer ces soldats, même ceux immergés dans le marais du moulin des Wacques (c'était atroce). Jour après jour, avec méthode et beaucoup d'ordre, les recherches d'identification effectuées, les restes recueillis étaient placés dans des caisses d'obus de 75 et groupés provisoirement en un petit cimetière au sud du ruisseau "La Ain", à gauche de la ferme des Wacques. Les objets personnels étaient renvoyés aux familles...

Les corps des soldats allemands eux aussi relevés, identifiés, puis placés dans un cimetière provisoire surmonté d'une croix taillée dans un bouleau...

Au début juillet, aidés de quelques prisonniers, nous commençâmes l'édification du Calvaire, sur les anciennes premières lignes allemandes, la cote 160, à notre orgueil profond. Elle reçut comme caresse de gloire les premiers rayons de soleil de cet été radieux : le premier de la Paix...

Les travaux terminés, les officiers furent inhumés dans le socle même de la croix, et les soldats en double couronne tout autour d'elle, ceux du 35^e R.I. à droite, ceux du 42^e R.I. à gauche en la regardant...

Pendant que la démobilisation se poursuivait, nous avons été littéralement galvanisés par les merveilleux exemples de l'aumônier... Nous nous sommes trouvés récompensés de ces cinq mois de sacrifice, par le seul fait de lui avoir permis de mener à

bien sa tâche unique et magnifique. Mes camarades et moi, n'avons quitté notre uniforme qu'une fois le Calvaire de la 28^e brigade, le "C. 28", terminé et dominant la grande et si sanglante plaine de Champagne. Par les soins du Père Doncœur, nos noms ont été groupés dans une boîte métallique de munitions qui se trouve scellée, encastrée dans l'axe de la croix à la tête de l'alcôve où repose le corps du colonel Tesson du 35^e R.I., tué le 29 septembre 1915 à 2 kilomètres plus au nord. J'eus le triste privilège de recueillir et d'inhumer moi-même, sur la demande de l'aumônier, ce grand chef qui était désespéré du massacre de tout son régiment...

Le 25 septembre 1919, soit quatre ans après l'attaque du 25 septembre 1915, se déroulèrent les cérémonies d'inauguration du calvaire. Le général Petit, ancien commandant du 42^e R.I. et commandant de la 28^e brigade, et Mgr Tissier, évêque de Châlons, présidaient la cérémonie...

Le Père Doncœur, aumônier de la brigade, dont l'héroïsme a été récompensé pendant la guerre par plusieurs palmes et croix, prononça l'oraison funèbre...

Les honneurs furent rendus par des détachements du 35^e R.I. et du 42^e R.I., en présence des officiers survivants et de plus de mille personnes, anciens combattants, familles...

Fin septembre, l'équipe quittait le champ de bataille et regagnait Belfort pour être démobilisée...

Je ne pense pas que mes camarades aient pu faire quelque chose de plus beau à 20 ans pour remercier le ciel d'avoir été épargnés..."

Pèlerin, quand tu te rends à Navarin pour honorer les Morts des Armées de Champagne, n'hésite pas à faire un crochet par le Calvaire "Doncœur" et recueille-toi devant les morts de cette épouvantable attaque.

IX) En guise de conclusion :

Dans un bulletin de "l'As de trèfle" j'ai lu avec joie que le 35^e R.I. termina la guerre à Vaux-Champagne et à Sainte-Vaubourg dans les Ardennes, à quelque 25 kilomètres au nord de cette ligne de front où pendant quatre ans notre "homme de la boue" vécut et combattit pour rendre à la Patrie le sol national envahi.

Or ma famille est originaire de Vaux-Champagne, et ma grand-mère passa dans ce village la plus longue partie de la guerre, avant d'être évacuée à Dom-le-Mesnil en octobre 1917, les Allemands préparant déjà le Friedensturm. Elle avait été surprise pendant les vacances d'été chez sa grand-mère par la rapide arrivée des troupes allemandes dès le 30 août 1914. Un hôpital de campagne allemand s'installa dans l'église du village : le "Feldlazaret 163".

Sachant que je travaillais au bulletin de l'Association du Souvenir aux Morts des Armées de Champagne, elle fut heureuse de me donner un bouton de capote française qu'elle avait pris sur l'uniforme neuf "bleu horizon" d'un soldat franc-comtois qui était décédé des suites de ses blessures dans ce Feldlazaret. Les femmes et filles restées au village étant réquisitionnées pour laver les effets des blessés et des morts. Comme c'était la première fois qu'elle voyait ce nouvel uniforme, elle ne connaissait que celui de 1914, elle garda ce souvenir.

Depuis que je me suis lancé dans la rédaction de cet article, je me suis permis de penser que ce franc-comtois était peut-être un soldat de la 28^e brigade...

Bernard BERTHION. 4/1983.

ASSOCIATION DU SOUVENIR

aux Morts des Armées de Champagne et à leur Chef, le Général Gouraud

PÈLERINAGE A NAVARIN

Dimanche 17 juillet 1983

Départ par train de Paris Gare de l'Est à 7 h 03 (train 1401).
Arrivée à Châlons-sur-Marne à 8 h 36.
Un car réservé aux pèlerins attendra devant la porte de la gare.
Départ du car de Châlons à 9 h. - Arrivée à Navarin vers 9 h 45.

10 heures précises : Cérémonie militaire : revue, sonnerie « Aux Morts », défilé des troupes, suivie de la Messe pour les Morts devant le Monument, célébrée par Mgr BARDONNE, évêque de Châlons. Allocutions. Les enfants des écoles de la région participeront à la cérémonie.

11 h 45 : Cérémonie au cimetière de la ferme des Wacques (monument de la 28^e Brigade).

13 heures : Déjeuner en commun à Suippes.

Après-midi : une visite sera faite au cimetière de la Cheppe.

Retour à Paris :

Départ du car de Suippes à 17 h 15 ; départ du train de Châlons à 18 h 55. Arrivée à Paris à 20 h 36.

Prix du transport par car (de Châlons à Châlons) : 50 F environ (payé sur place).

Prix du repas : 50 F pour les membres de l'Association et leurs familles, 60 F pour les autres (sera payé sur place).

Les inscriptions doivent être adressées avant le 5 juillet, à Mlle Vuillaume, trésorière, 5, rue Casimir-Pinel, 92200 Neuilly-sur-Seine, en utilisant la formule VERTE ci-jointe. Les personnes non inscrites risquent de se voir refuser l'accès au car ou à la salle du déjeuner.

Pèlerinage des Familles : dimanche 25 septembre 1983

La majorité des pèlerins s'étant prononcée en faveur de la formule retardée, qui a été adoptée en 1979, nous l'utiliserons à nouveau en 1983.

Le départ de Paris-Gare de l'Est aura lieu à 8 h 35 et le retour à Paris Est à 20 h 36. Entre 10 h 02, heure d'arrivée à Châlons, et 18 h 59, heure de départ pour Paris, le car prendra en charge les pèlerins et les conduira à la messe au monument de Navarin, au déjeuner au camp de Suippes et dans les cimetières qui seront choisis en fonction de la demande des pèlerins.

Les personnes qui désireraient participer à ce pèlerinage voudront bien remplir le bulletin blanc ci-joint et le renvoyer rempli et signé à Mlle Vuillaume, 5, rue Casimir-Pinel, 92200 Neuilly-sur-Seine.

Il est possible de prévoir le remboursement des dépenses de car pour les pèlerins bénéficiaires d'un titre de circulation gratuit attribué conformément à l'article L 515 du Code des Pensions militaires des victimes de la guerre, et mentionnant les nom et prénoms du militaire décédé et son lieu d'inhumation.

Voir la notice d'information pour les pèlerinages page 6 du présent bulletin.